

Lettre de voyage

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **2 (1902-1903)**

Heft 27

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tion en espèces. Nous allouons, nous, 75,000 fr., car si la Ville fournit un concierge, un chef machiniste et peut-être des pompiers par-dessus le marché, ce n'est pas cela qui paie les éditeurs, les compositeurs et les artistes, ceux-là du moins auxquels on a populairement prêté cette désignation.

Il serait facile, d'autre part, de modifier le prix des places actuel, d'établir plusieurs tarifs, comme en Allemagne, pour le grand répertoire courant et pour les représentations populaires.

Et, à chaque avantage que nous concéderions, sans bouleverser trop précipitamment un régime qui cependant n'est plus tolérable, nous pourrions stipuler que, donnant donnant, nous voulons des chanteurs qui chantent, un répertoire plus éclectique, plus conforme à ce que nous sommes capables d'entendre et de comprendre; et nous exigerions qu'une bonne place fût faite aux auteurs nationaux.

Du reste, il faut en convenir, les revendications de ce qu'on appelle le public sont légitimes, mais surtout imprécises. Quoi qu'on tente, même quoi qu'on fasse, il y aura toujours des mécontents. Parce que consultez dix personnes: vous connaîtrez onze nouveaux griefs. Après quoi vous rencontrerez le directeur qui vous répétera sur tous les tons, s'il est par hasard un peu musicien:

— Je ne peux pas! Je ne peux pas!
Conciliez tout cela!...

* * *

Il n'en est pas moins évident que des réformes sont nécessaires. Nous les avons vaguement esquissées. Car, s'il en fallait discuter les détails, les exposer seulement, un numéro du journal n'y suffirait pas.

Et surtout, pourquoi ne provoquerait-on pas une entente des directeurs de nos scènes romandes?... Pourquoi, cette entente faite, n'intéresserions-nous pas les autorités fédérales à la culture artistique du pays romand?...

Nous n'avons pas de littérature suisse!... Mais a-t-on jamais encouragé nos écrivains nationaux?... Et voyez la situation faite à nos compositeurs de musique qui, pour faire jouer leurs œuvres, sont obligés d'aller, chapeau bas, de-

mander l'hospitalité à des théâtres étrangers. Alors Paris, oui Paris!... accepte ce que Genève refuse. N'est-ce pas renversant?... A Genève, où la municipalité dépense en moyenne deux cent mille francs tous les ans pour son théâtre, les auteurs n'ont qu'un débouché, le casino de l'Espérance... ou la salle des Amis de l'Instruction, qui s'ouvre aux frais de l'auteur, sûr d'y laisser, à défaut de plumes, quelques billets verts et bleus.

Tandis qu'une subvention fédérale pourrait être employée à l'institution d'un concours annuel. Avec l'argent de la Confédération, les théâtres romands, subventionnés donc, seraient tenus de jouer les œuvres primées.

Et nous aurions ainsi résolu une équation du grand problème théâtral. Partielle réforme qui ne contenterait pas tout le monde, car il existe encore, Dieu merci! davantage de spectateurs que de fabricants de fours ou de pièces à succès. Mais ce progrès n'empêcherait pas d'introduire la sonde dans d'autres plaies. Au contraire! D'abord, les directeurs n'auraient plus à se préoccuper directement d'une catégorie souvent influente de mécontents. Alimenté par les sources vives du pays, leur répertoire se renouvellerait d'une façon très méthodique. Et puis les municipalités et les particuliers ne voudraient pas moins faire pour leur théâtre qu'un petit conseil de sept membres qui régit la Confédération.

Ch. MARTINET



LETTRE DE VOYAGE

(Reproduction interdite.)

Le 3 novembre.

Cher ami,



ANDIS que l'express m'emportait vers Berlin et que je songeais avec amertume au plaisir qu'il y a de rester chez soi bien calfeutré, la porte qui me séparait des « non-fumeurs » s'ouvrit avec une brusquerie digne d'un conducteur de train suisse. Machinalement je tendis mon abonnement à l'intrus sans même daigner le regarder, tant j'étais persuadé que j'avais affaire à mon ennemi traditionnel, lors-

qu'un rire sardonique me fit brusquement sortir de ma rêverie et qu'en même temps je recevais un formidable coup de poing sur l'épaule. « Eh bien, en voilà une bonne surprise, me dit mon ami van X... d'Utrecht, venez donc dîner avec moi dans le wagon restaurant, nous boirons de ce bon vin de France, meilleur que la musique que l'on y fait. » Van X... adore la France, mais en même temps il a une marotte, un dada favori, celui de déclarer tout Français incapable de comprendre la musique. D'avance je redoute ces orageuses discussions où je n'arrive ni à le convaincre ni à être convaincu. Son air sarcastique me donna fort à réfléchir, car je sentais qu'un nouvel entretien était inévitable. A peine installés, il tira de son portefeuille un fragment de journal hollandais où je vis des bribes de phrases françaises. Elles se rapportaient à un article de M. Lalo, du *Temps*, contre Brahms. « Eh bien, me dit van X..., il ne manquait plus que cela pour compléter le tableau. C'est fou, c'est insensé, oser dire que Brahms n'a aucun talent. Mais cela ne m'étonne pas de la part d'un critique français, et je suis enchanté de ce nouvel argument qui m'aidera à vous prouver, mon cher Marteau, que vos compatriotes n'ont jamais su, ne savent pas et ne sauront jamais ce qu'est vraiment l'essence de la musique. Ce que le Français aime dans la musique, c'est justement ce que nous autres Germains considérons comme absolument secondaire, je veux parler de la facture, de l'instrumentation et de toutes les qualités que vos compositeurs possèdent à un degré si réjouissant. Car il faut bien l'avouer, vous avez des compositeurs, mais votre public ne comprend pas de la même manière que nous, ou bien il comprend des choses que nous n'avons jamais entendues dans la musique. »

Van X... ne me permit pas de l'interrompre, car j'allais lui faire remarquer que c'était là plutôt un bien qu'un mal. Du reste, continua-t-il, ce n'est que depuis l'introduction de la musique à programme, que les publics se sont formés en France. Ils font de la littérature en musique et c'est pourquoi Berlioz est le type vraiment national de vos compositeurs. Mais la musique pure, depuis Bach jusqu'à Brahms, celle qui se résume par les mots allemands : « Gemüth, Innigkeit, rein musikalisches Gefühl, » mots que votre langue, pourtant si riche, ignore complètement, cette musique-là ne sera jamais comprise en France. Si votre langue ne possède pas ces quelques mots qui sont indispensables pour avoir

une idée exacte de l'essence de la musique allemande, c'est donc, et c'est ce que je voulais vous prouver, que le *génie de votre race lui est contraire*. Cependant cette démonstration ne me suffit pas, ajouta-t-il, en Hollande nous aimons à discuter et il nous faut beaucoup de preuves convaincantes. En voici d'autres. Examinons vos compositeurs. Tous firent du théâtre et Berlioz fut, il me semble, le premier qui créa une symphonie. Il y introduisit cet élément littéraire, extérieur, qui fut résumé en Allemagne par le mot : « opernhaf, » c'est-à-dire l'introduction du théâtre dans la salle de concert. Wagner fit plus tard le contraire et transporta la symphonie au théâtre. Quant aux premiers compositeurs qui composèrent de la musique de chambre et des symphonies en France, ils sont presque nos contemporains et si Castillon et Franck sont morts, Saint-Saëns, Fauré et d'Indy vivent encore. Par conséquent si aucun compositeur n'eut la pensée de créer dans ce genre, c'est que la musique pour elle-même et sans aucune addition d'aucune sorte, est contraire au génie de la race. (C'était un vrai refrain !) Enfin, troisième argument et non le moindre, c'est que jamais le Français n'éprouve sérieusement le besoin d'entendre de la musique. Parfois il a le désir d'en faire lui-même, mais en entendre en dehors du théâtre et de plein gré dans un concert, jamais. Oh ! je sais bien ce que vous allez dire : Lamoureux, Colonne, le Conservatoire, Bordier et de Romain à Angers, Ropartz à Nancy. J'ai réponse à tout. Laissons Paris de côté, dans une ville de trois millions qu'y a-t-il de surprenant à voir quelques milliers de personnes aimer la musique ? Quant à la province, je demande à voir Angers et Nancy fonctionner sans de Romain et sans Ropartz. Ces hommes sont fanatiques et à force d'énergie ils arrivent à éduquer un peu leurs publics, néanmoins je n'y crois pas encore. A moins d'y être forcé, le Français ne va pas au concert, c'est contraire au génie de la race ! — Au moment de nous quitter à Bâle, il revint encore une fois sur l'article de M. Lalo, et me dit avec colère : Je ne suis pourtant qu'un pauvre amateur, mais vraiment ces critiques n'ont plus aucune retenue. S'attaquer à Brahms !...

Sur le quai de débarquement je le vis s'éloigner en grommelant dans sa barbe : « Je sais bien, il est contraire au génie de la race. »

Tu attends sans doute ma conclusion à cet entretien que je t'ai rapidement résumé. Il y a là beaucoup de vérités au milieu d'un parti pris

inouï, mais ce qui m'a surtout frappé, c'est un fait indéniable : jusqu'à présent, sauf la Société des concerts du Conservatoire à Paris, aucune société, aucune entreprise collective de concerts n'a pu se maintenir rien que par la coopération du public en France. Toujours nous avons vu un homme énergique maintenir et mener à bien une entreprise rêvée par lui. Seul Chevillard succède à Lamoureux et Colonne aura, cela semble certain, un successeur. Pourtant après sa mort, l'œuvre de Padeloup sombra... Et vraiment je me le demande avec anxiété, que deviendront Angers et Nancy après de Romain et Ropartz? Van X... aurait-il quand même raison en disant que la musique symphonique pure est contraire au génie de la race française?

HENRI MARTEAU.



LA MUSIQUE A GENÈVE

Brillante soirée, samedi 8 novembre, pour la réouverture de nos Concerts d'abonnement. On ne pouvait mieux débiter qu'en inscrivant au programme le nom de notre pianiste favori, Edouard Risler. A chaque nouvelle audition, on est plus profondément émerveillé de constater à quel point l'admirable artiste parvient à s'effacer devant l'œuvre interprétée, et quelle profonde et exquise source d'émotions il sait ainsi faire jaillir de la pensée des maîtres, révélée dans toute sa radieuse pureté. Aussi M. Risler est-il vraiment l'interprète par excellence de Beethoven, dont il a pénétré l'œuvre grandiose jusqu'en ses plus profonds arcanes, et dont nul ne comprend mieux la noble élévation et l'humaine grandeur. Que vaut la difficulté vaincue en regard de la perfection sobre mais si profondément émouvante qui distingue sa manière, et comment les beautés du *Concerto en mi bémol* pourraient-elles rester fermées aux auditeurs lorsqu'un artiste, qui est lui-même un maître, s'applique à les détailler avec tant de profondeur et tant de finesse? Et c'est en poète que M. Risler a joué l'*Impromptu en si bémol* de Schubert, donnant à cette musique, si touchante en sa douce intimité, une expression délicieusement contenue. Dans la *Rhapsodie* de Brahms, il fut encore brillant et amoureux des belles sonorités, tandis que dans la *Mephisto-Valse* de Liszt, il nous apparut plutôt diminué, descendu au rôle banal de virtuose dans lequel nous ne sommes heureu-

sement pas accoutumés à le voir. M. Risler est un trop grand et trop sincère musicien pour s'arrêter à ces vaines acrobaties; qu'il nous donne toujours de ces merveilleux *Adagios* beethoveniens comme celui qu'il joua en bis à ce concert, et nous lui ferons volontiers grâce de toutes les fadaïses dont les virtuoses se croient obligés de saturer leurs trop naïfs auditeurs.

Notre orchestre a eu sa part de succès dans cette première soirée, et il faut lui rendre justice en reconnaissant qu'il a accompli un méritoire effort vers le mieux, en particulier pour l'exécution de la *Symphonie inachevée* de Schubert, une des plus belles œuvres de l'époque beethovenienne et de l'auteur des lieder. On s'est parfois demandé pourquoi Schubert laissa cette composition inachevée, puisque, s'il faut en croire l'un de ses biographes, plus de trois cents œuvres virent le jour après elle, entre autres deux symphonies. Ce fut en effet en octobre 1822 qu'elle fut écrite, en reconnaissance de la distinction qui avait été conférée par les sociétés de Linz et de Gratz à Schubert, qu'elles avaient élu membre d'honneur. Le temps ne manqua donc pas au maître pour terminer sa partition; pourquoi ne le fit-il pas? Fantaisie, ou probablement même oubli, car il était dévoré d'une telle fièvre de production qu'il a pu vraiment perdre de vue ces savoureuses pages.

Une bonne vieille connaissance, l'Ouverture d'*Obéron* terminait le concert, tandis qu'un poème symphonique du russe Rimsky-Korsakoff constituait la première audition de la soirée. L'habileté avec laquelle ce compositeur manie l'orchestre est une chose vraiment surprenante. Ces accouplements curieux de sonorités recherchées, cette débauche de timbres, cette brillante combinaison de couleurs orchestrales flattent délicieusement l'oreille, plus que l'originalité des thèmes et l'intérêt des développements ne parlent à l'esprit. Comme généralement toutes celles qui sont traitées musicalement par les slaves, cette légende de *Sadko* a quelque chose d'enfantin, et il a fallu à l'auteur une habileté peu commune pour ne pas verser dans la puérilité. Et encore est-il bien parvenu à faire comprendre à l'auditeur non informé que ses fabuleux danseurs sont des divinités marines, des sirènes et des tritons?

N'est-ce pas là l'écueil où se bute toute musique descriptive trop objective? L'idée du conte symphonique est toujours attrayante en elle-même, mais sa réalisation est forcément